

Quand nous redescendons le puits de l'histoire pour redécouvrir qui nous somme "au fond", nous bronchons sur une espèce de mur qui divise l'histoire en deux parties. Notre progrès est relativement facile jusqu'au moment du choc, car ce que nous faisons est retracer l'écoulement du temps dans la direction opposée. Mais quand nous y arrivons et sautons le mur, (sans nous rendre toujours compte de l'avoir franchi), nous nous trouvons dans une situation différente. Là-bas le temps n'écoule plus, il circule, et nous ne pouvons plus le "redescendre". Le mur dont je parle a été daté par les historiens et philosophes au VII<sup>ème</sup> siècle avant Christe, la partie au delà du mur a été dénommée "pré-histoire", et la partie de notre côté "histoire proprement dite". Les philosophes et historiens sont plus au moins d'accord à ce sujet, et cela est surprenant, car ils sont arrivés à cet accord à partir de points de vue très différentes. Ils sont tous d'accord que quelque chose de décisif est arrivé au cours de ce siècle, sans être d'accord quant à la chose décisive. Je propose dans le présent essai, et dans cet essai seulement, de décrire cet événement fatidique ainsi: Pendant le VII<sup>ème</sup> siècle, dans le monde juif et hellénique, (et très probablement aussi ailleurs), les cycles du temps éternellement circulant se sont soudainement rompus et se sont soudainement allongés pour former un fleuve qui coule. Et je propose d'appeler ce nouveau temps soudainement jailli "le temps historique", et l'ancien temps ainsi soudainement rompu "le temps de fêtes".

Sans doute: cette affirmation devra être qualifiée, non quant à l'événement fatidique lui-même, mais quant à son apparition soudaine. Mais avant de formuler ces qualifications, arrêtons-nous pour un instant pour admirer comment cet événement est-il recent. Les hommes ont fabriqués des outils pendant des dizaines de milliers d'années, (au moins), et dans ce sens-là ont vécu comme nous. Et il n'y a que cent générations qui nous séparent de la révolution qui a produit la forme historique de l'existence qui est la notre. Pendant pratiquement la période entière de la présence de l'homme dans le monde, dès la chasse jusqu'à la formation des empires, c'étaient les fêtes qui donnaient de la signification à la vie humaine. Et c'est seulement à la dernière minute, (pour ainsi dire), que les hommes cherchent, parfois désespérément, une signification différente. On ne peut pas s'empêcher, quand on prend une telle perspective, de soupçonner que nous vivons sur la pointe d'un iceberg chancelant, et que la révolution provoquée par les prophètes juifs et les philosophes pré-Socratiques, (et sans doute aussi par les fondateurs des religions iraniennes, indiennes et chinoises), n'a changée que cette pointe. Le soupçon que l'histoire disparaîtra un jour, et que l'humanité redeviendra festive. À la fin de cet essai je chercherai de montrer que ce jour-là n'est peut-être pas très éloigné.

Il y a de nombreux termes pour décrire l'existence pré-historique, ou, comme je l'appelle ici, "festive". Ils ont à faire avec le mythe et la magie. Et l'évènement révolutionnaire dont je parle a été défini souvent comme anti-magique et dé-mythifiant. Mais ici j'essairai à accentuer son aspect "temps". Avant l'évènement fatidique, le temps c'était le retour de toute chose: des astres et des saisons, du jour et de la nuit, des troupeaux migratoires, des semailles et des récoltes, des repas, de la somnolence, des souffrances, des joies, des naissances et des morts. Ainsi le monde était une ronde composée de rondes, et le temps circulait à l'intérieur du monde. Toute chose circulait dans la ronde à elle, elle avait son temps propre, (un temps pour rire et un temps pour pleurer), et toute chose arrivait dans son temps. Mais il faut comprendre que le retour éternel n'est pas la répétition ennuyeuse, mais la renaissance et le renouvellement. (Nietzsche a montré combien c'est difficile pour nous de le comprendre.) Le soleil ne retourne pas mécaniquement tous les matins, mais il renaît à son temps. Et c'est aussi le temps des chanteclairs et des reveilles humaines. Ces divers temps-là sont engrenés. Si le chanteclair ne chantait pas, le soleil ne pourrait pas se lever de son lit de mort. Le chant du coq n'est pas la cause du matin, ni son effet: il n'y a pas de chaîne causale dans un temps circulaire. Mais le chant du coq et le matin ne sont pas possibles l'un sans l'autre. C'est cela la fête: l'engrenage des divers cercles du temps. La fête du matin n'est ni la cause ni l'effet du levé du soleil, mais sans cette fête le soleil ne se lève-t-il pas. Les hommes qui participent de cette fête sont ainsi les porteurs de l'ordre des temps et du monde. Et c'est cela la vie humaine: la participation à une fête qui maintient, et ainsi sanctifie, l'ordre du monde.

Mais après l'évènement dont je parle le temps est devenu un fleuve qui coule du passé par le présent vers le futur et qui arrache le monde dans ses eaux toute-envelopantes. Le temps ne coule plus à l'intérieur du monde, mais c'est maintenant le monde qui "arrive dans le temps". Rien ne retourne jamais, et si quelque chose semble retourner, c'est une illusion. Le soleil semble retourner tous les matins, mais en "réalité", (voilà un terme nouveau produit par la révolution dont je parle), la terre va tomber sur le soleil dans le futur, et chaque matin est différent de tous les précédents, car plus proche du dernier matin. Tout instant est unique, irrevocable et définitivement perdu, si les hommes n'en profitent pas. Cette sensation d'urgence, de l'éphémère, des opportunités perdues, c'est le climat de l'existence historique. Il n'y a pas de "temps" pour fêter dans un climat ainsi.

Si c'était vrai, si nous n'avons plus de temps pour fêter, nous n'aurions plus d'expérience directe des fêtes, et toute connaissance des fêtes serait induite d'une évidence archéologique. Mais ce n'est pas tout

fait vrai. Nous pouvons de quelque sorte sauter le mur qui nous sépare de l'existence festive, et ainsi nous avons de quelque sorte du temps pour fêter. Nous avons une certaine expérience directe des fêtes. C'est la raison pourquoi il faut qualifier l'affirmative que la révolution dans la structure du temps au VII siècle était soudaine. En effet, il faut la qualifier en deux directions. Dans sa dimension extérieur, la "sociale", et dans sa dimension intérieur, la "psychologique".

La révolution dans l'expérience du temps était en effet soudaine au sens auquel la nouvelle structure du temps apparaît soudainement dans la pensée de ce siècle. Soudainement les prophètes juifs parlent d'un monde créé "dans le temps", d'un commencement du monde et d'un dernier jugement, et soudainement ils attaquent les fêtes de ce qu'ils appellent "L'abomination payenne". Et soudainement les philosophes pré-Socratiques parlent d'une rivière du temps qu'on ne peut pas entrer deux fois, d'une chaîne causale de la "nécessité", des formes immutables "réelles" et des mouvements "apparents". Mais si cette révolution était soudaine, elle a néanmoins pris un très long temps pour pénétrer le tissu social, et cette pénétration n'est pas encore totale ni à présent. Pendant les Moyens âges la société vivait encore dans la structure des fêtes circulaires, et elle était "payenne" en ce sens, et ce n'était que l'invention de l'imprimerie qui a propagé la pensée linéairement historique, (l'alphabète et la lecture de la Bible). Même aujourd'hui il y a des îlots dans la société et la pensée Occidentale où la structure pré-historique se maintient. Et en Afrique, en Asie sud-orientale et en Amérique Latine la pensée historique est encore aujourd'hui un phénomène élitaire, et ces sociétés sont encore caractérisées par une vie circulairement festive, (le Carnaval de Rio, par exemple). Et si nous considérons les festivités du christianisme, (lesquelles ne veulent pas du tout être des fêtes, mais des glorifications des événements historiques comme c'est la naissance et la résurrection du Christe), il est facile de voir qu'il s'agit au fond des sanctifications du cercle des saisons. Ainsi la révolution était soudaine, mais la nouvelle structure du temps a dominé l'ancienne au cours d'un processus graduel.

Quant à notre être-dans-le-monde, (la façon par laquelle nous comprenons le monde, le souffrons et essayons de le changer), il n'y a pas de doute qu'il est très différent de l'existence pré-historique. Ceux qui parlent de la "nature éternelle de l'homme", parlent d'une banalité biologique, ou bien disent des bêtes. Le monde est pour nous un endroit très différent du monde d'un prêtre égyptien, (ou d'un chasseur paléolithique), non seulement parcequ'il est plus grand et a perdu ses dimensions humaines, mais plus significativement parcequ'il a une structure historique. En ce sens la révolution dont je parle a été soudaine: notre être-dans-le-monde a soudainement émergé, et il n'y a pas de transition entre cette structure et la précédente. Mais en un autre sens le prêtre égyptien et le chasseur paléo-

lithique sont toujours là, à l'intérieur de nos pensées, notre sensibilité et nos désires, juste au-dessous de notre surface historique. Le mur sur lequel nous bronchons quand nous essayons de découvrir qui nous sommes "au fond" ne se dresse pas seulement dans le VII siècle, mais aussi dans notre intérieur. Nous trouverons l'existence archaïque festive non seulement en sautant le mur du VII siècle, mais aussi le mur dans l'abîme qui nous sommes. En ce sens la révolution dans la structure du temps était en effet superficielle, et elle n'a pas touché nos couches plus profondes. Elle n'était pas soudaine en ce sens. Et l'iceberg chancelant dont j'ai parlé adquière ainsi une signification existentielle.

Voilà notre position vis-à-vis la fête. À la surface notre pensée est dominée par la science, notre sensibilité par l'urgence du moment et par la certitude de la mort définitive, et nos désires par la recherche de la liberté, (de la libération de nos déterminations naturelles et sociales). À la surface, donc, nous existons historiquement. Les sciences naturelles nous montrent le monde comme un processus, (une histoire naturelle), et elles nous offrent des méthodes pour changer ce processus. Les sciences de l'homme et de la société nous montrent l'homme et la société comme des phénomènes historiques, et elles nous offrent des méthodes douteuses pour manipuler ces phénomènes. Notre sensation de l'urgence et notre certitude de la mort définitive, (qui sont les deux faces de la même médaille), transforment nos vies en histoires, (biographies), et les rendent tragiques, car nous serons vaincus à la fin. Et notre recherche de la liberté nous impose des valeurs "progressifs" et nous mène vers des engagements historiques. À la surface, donc, nous ne pouvons pas fêter.

Mais cette surface est constamment niée par ce que se passe au dessous du mur dedans nous. La connaissance que les sciences nous offrent devient, vue de là bas, une connaissance superficielle, et les méthodes de la technologie deviennent, vues ainsi, des méthodes futiles. Notre certitude de la mort définitive devient, vue de là bas, douteuse, et notre sensation d'urgence devient, vue ainsi, une exagération ridicule de notre importance. Nos valeurs "progressives" et nos engagements deviennent, vus de là bas, des symptômes de notre alienation des valeurs plus profonds et plus significatives. Nous ne pouvons pas, bien sûr, admettre cette négation constante de toute notre existence par les voix qui parlent dans notre intérieur, et nous essayons de les reprimer. Une méthode de repression est de les "expliquer" en disant qu'il s'agit d'une "primitivité", et que ce sont les voix des prêtres égyptiens et chasseurs paléolithiques. Mais ces voix-là murmurent toujours et elles provoquent en nous cette sensation curieuse que nous avons perdue la "vraie" signification de nos vies, mais que cette signification est toujours là, dans nous, et que nous la pouvons toujours saisir, si seulement nous savions comment le faire.

Et, en effet, nous savons comment. Il nous faut seulement sauter le mur qui se dresse en nous, et nous laisser aller et être enportés par les rythmes circulaires du temps des fêtes qui se cache en nous.

Pour nous, les êtres historiques, c'est donc cela, la fête: Laisser tomber nos pensées, nos sensations et nos désires, et participer de nouveau de la sacralisation circulaire du retour éternel. Oublier la connaissance scientifique, et le sens tragique de la vie, et les valeurs de l'action, et plonger dans la pulsation rythmique, orgiastique qui nous attend dans notre intérieur. Vue de la surface, la fête pour nous c'est de céder à la tentation et nous laisser aller dans des cercles. Et vue de là bas, la fête pour nous c'est de casser la cuirasse de l'histoire, (voire de l'intellect, de l'individu, de la poursuite du succès), et de vivre pleinement. C'est cela la fête pour nous, mais ce n'est pas la fête comme elle était pour ceux qui vivaient avant la révolution fatidique. Eux, ils n'avaient pas besoin de laisser tomber quoiqu'il soit. Il fêtaient spontanément, car fêter pour eux, c'était vivre. Ils ne dansaient pas "avant et après" la chasse, car la chasse elle-même était une fête, une manière de danser, et la danse une forme de chasser. Eux, ils n'organisaient pas une fête "pour" prier qu'il pleuve, ni "pour" remercier une récolte, car on ne peut pas organiser sa vie de dehors, et la pluie, la récolte et les chants étaient sa vie. Même aujourd'hui les Cariocas n'organisent pas le Carnaval, (quoi que nous, les observateurs, croyons qu'ils le font). Ils se trouvent dans la structure du Carnaval, l'année entière est un cercle où "avant" et "après" Carnaval se mélangent, et qui a les jours du Carnaval comme signification. Eux, ils vivaient et vivent toujours dans un temps circulaire, festif, et nous devons forcer délibérément le flux du temps en cercles pour pouvoir fêter.

Pour nous, donc, la fête est un problème: peut-on délibérer la spontanéité? Peut-on ~~laisser~~ s'aller quand on le veut? Le problème est grave, car nous savons maintenant, au point de l'histoire que nous avons atteint, qu'il nous faut fêter. Il nous faut essayer d'intégrer la dimension réprimée des fêtes dans notre vie individuelle et sociale, si nous voulons éviter une catastrophe, (la folie ou l'explosion sociale à l'échelle universelle). Mais pour avoir les fêtes, il faut, pour nous, les organiser. Est-ce que ce n'est pas, là, une contradiction? Voilà le problème. Et nous sommes en train de le résoudre.

Une des façons dont nous résolvons le problème est d'organiser des fêtes, non pour nous-mêmes, mais pour les autres. La fête des mères et la fête du Premier mai en sont des exemples. Ceux qui organisent ces fêtes ont une motivation "historique": ils veulent vendre des cadeaux et ainsi soutenir l'économie, ou ils veulent agiter les masses pour le progrès. Ceux qui participent de ces fêtes le peuvent faire spontanément, car ils

ignorent ou oublient la manipulation derrière les coulisses. Une autre façon de résoudre le problème est d'ouvrir des îles de fêtes dans la fleuve générale du progrès. Les "festivals" et les fêtes soit-disant "traditionnelles" en sont des exemples. On les organise, (avec des organogrammes, chronogrammes et autres techniques progressives), dans l'espoir que, pendant la fête, cette organisation devienne invisible. On plonge provisoirement dans la fête, pour retourner, enrichi par cette expérience, pour mieux pouvoir progresser ensuite. Une autre façon encore de résoudre le problème des fêtes est de rompre définitivement avec l'existence historique et de plonger, violemment, dans l'existence festive, (qui est, paradoxalement, une existence sans violence, car les sacrifices festifs, bien que sanglants, ne sont pas violents). Les hippies et la dite "famille Manson" en sont des exemples. Ces fêtes-là ne sont pas, au fond, le retour à l'existence festive, mais des contestations de l'existence historique avec ses valeurs "cochons". Je crois que toutes les fêtes qui nous sont accessibles actuellement peuvent être classifiées sous une de ces trois catégories. Les fêtes de types différents, (comme c'est le cas du Carnaval carioca), sont des fossiles pré-historiques en train d'être falsifiés par l'incursion historique comme c'est la politique, l'étude ethnologique et le tourisme.

Les solutions du problème des fêtes ne sont pas très heureuses. Et c'est un présage pour le futur. Car je crois que si nous observons nos fêtes nous pouvons prévoir, de quelque sorte, le futur que nous préparons. Il sera comme la fête des mères, ou comme un festival, ou comme la famille Manson. Nous vivons à un moment fascinant. Les impulsions de la prophétie juive et de la philosophie grecque commencent à s'épuiser, et les dernières traces d'une existence préhistorique commencent à disparaître. On s'est accoutumé de l'appeler la "crise de l'Occident", qui est une civilisation historique, donc anti-festive. Vivre en occidental, ce n'est pas vivre dans le temps circulaire des fêtes, mais de "chercher" une signification dans l'histoire progressive, ou dans quelque chose qui "transcend" le fleuve du temps. Cette manière de vivre commence à devenir impossible. C'est pourquoi nous essayons de redécouvrir nos racines festives, mais avec un succès douteux. Car on ne peut pas retourner: la structure de notre temps ne le permet plus. Si l'histoire au sens que nous donnons au terme s'achève, nous allons entrer, non dans la pré-histoire, mais dans une post-histoire dont nous ignorons tout sauf qu'elle sera festive. Un nouveau temps se prépare, un temps de fêtes, et c'est avec une sensation très mélangée que nous approchons ce temps. Car ne l'oublions pas: la fête, ce n'est pas une réunion gentille des bourgeois bien-élevés, c'est la ronde éternelle de la vie et de la mort, c'est la mise-en-scène d'un monde qui est parfois terrible. Entrer dans le temps des fêtes, c'est entrer dans la sacralisation de la terreur, aussi bien que dans la sacralisation de la joie de vivre.